

Aline Mayrisch-de Saint-Hubert (I/III)

# Une femme de lettre luxembourgeoise

Une figure patrimoniale et mémorielle, ancrée dans l'humanisme mécénal et l'europanisme

par Franck Colotte

Aline Mayrisch-de Saint-Hubert disparaissait il y a soixante-dix ans. Cette figure féminine luxembourgeoise, devenue à la fois patrimoniale et mémorielle, fut très impliquée dans la scène et dans la production littéraire de son temps, aussi bien à titre personnel qu'en collaboration avec un certain nombre d'écrivains et d'artistes. A l'instar de «l'esprit de Colpach» qu'elle symbolisait pleinement, elle marqua le monde intellectuel et culturel de la première moitié du XX<sup>e</sup> en ancrant son action dans l'humanisme mécénal et l'europanisme.

Née le 22 août 1874 à Luxembourg comme fille de Georges Léopold Xavier de Saint-Hubert (1847-1925) et de Marie Elisabeth Julie Mongenast (1850-1925), Aline de Saint-Hubert épousa en 1894 l'industriel Emile Mayrisch (1862-1928), futur fondateur de l'ARBED. Ils eurent deux enfants: Jean, mort jeune en 1899, et Andrée, dite «Schnouky», qui épousa Pierre Viénot, homme politique français, et fut elle-même sous-secrétaire d'État à la Libération, députée, conseillère générale et maire de Rocroi (commune française située dans le département des Ardennes en région Grand Est). A l'heure actuelle, Aline Mayrisch est notamment associée par le grand public au lycée d'enseignement secondaire qui porte son nom, le Lycée Aline Mayrisch, créé en 2000 et dirigé depuis lors par Gaston Ternes. Dans la sous-rubrique «Per-

sonnages influents» du «Profil du lycéenne», tout un chacun peut lire, sur le site ([www.laml.lu](http://www.laml.lu)) de cet établissement, les lignes suivantes: «Dès ses 20 ans, elle commence à s'intéresser à la vie politique, intellectuelle, diplomatique et judiciaire en devenant membre protectrice de la revue *Pan*, un hebdomadaire belge qui traite des sujets politiques et intellectuels. Peu après, elle travaille en collaboration avec Octave Maus, chef de la revue *l'Art Moderne*. C'est ainsi qu'elle rejoint le monde des idées avant-gardistes. Au fil des ans, elle se passionne de plus en plus pour les arts et la littérature et c'est avec des artistes, comme Edmond Picard et Emile Verhaeren, qu'elle s'engage pour la défense d'un art intransigeant. Aline Mayrisch commence par la suite à publier des articles sur plusieurs peintres allemands et rédige des critiques

littéraires, dont l'article le plus connu est celui sur *L'Immoraliste* d'André Gide». Cette présentation, certes synthétique, donne malgré tout un aperçu riche de sens et de perspectives sur la femme de lettres que fut Aline Mayrisch-de Saint-Hubert. A cela s'ajoute, dans le même esprit, le «Prix Aline Mayrisch», décerné depuis 2013 par le Lycée Aline Mayrisch et par le Cercle des Amis de Colpach, qui se fixe pour objectif de promouvoir la créativité et d'honorer l'engagement exceptionnel des jeunes lycéenne(s).

L'écrivain et cofondateur de *La Nouvelle Revue Française* Jean Schlumberger (1877-1968), l'un des prestigieux correspondants de Madame Mayrisch, écrivit, en réaction à sa disparition: «Elle avait cette forme de courage qui refuse d'abdiquer en quoi que ce soit et de se soustraire à aucun devoir, pas plus à ceux qu'on a envers la société qu'à ceux qu'on a envers son propre esprit. La maladie vint à bout d'elle sans qu'elle eût trahi les uns et les autres» (*Colpach*, Cercle des Amis de Colpach, Luxembourg, 1978, p. 29). Cet hommage, quelque peu idéalisant et porté par une gravité solennelle, est à la hauteur du personnage. De plus, dans la présentation du volume rassemblant les œuvres complètes de Madame Mayrisch – *Toute la noblesse de sa nature* (Cercle des Amis de Colpach, Luxembourg, 2014), Cornél Meder, un des éditeurs scientifiques de la correspondance de la Dame de Colpach, note qu'«Aline Mayrisch-de Saint-Hubert était sans doute un personnage ambitieux – qu'on avait enfermé dans le carcan du rôle qui devait être, d'après l'esprit de son époque, celui que sa classe prenait à la fois pour le plus agréable et le plus respectable. Or, Aline Mayrisch n'a pas pu faire d'études, ni même celles que nous avons toujours appelées celles de la «lycéenne». Elle était une autodidacte pur-sang (...). Aline avait des intérêts multiples. Elle voyageait presque en permanence, écrivait des commentaires lucides sur des œuvres d'art et sur des livres (comme ceux d'André Gide), elle s'engageait pour un féminisme humaniste, elle faisait son chemin d'in-

tellectuelle douée (il est vrai sans diplôme) et de femme à la fois discrète et libertaire. Elle a écrit des milliers de lettres, dont nous en connaissons un certain nombre que le destin a bien voulu sauver» (*Galerie. Revue culturelle et pédagogique*, 32, 2014/1, Diferdange, p. 83). Aline Mayrisch a ainsi subventionné des écrivains, des revues littéraires (*NRF. Mass und Wert*), des institutions culturelles, mais aussi des œuvres philanthropiques. Et si elle a écrit, elle a également traduit (ou aidé à traduire), en français ou en allemand, des textes qu'elle affectionnait. Nombreux ont été ses amis écrivains: Maria van Rysselberghe, André Gide, Jean Schlumberger, Jacques Rivière, Bernard Groethuysen, Jean Paulhan, Ernst Robert Curtius, Annette Kolb, Marie Delcourt, Henri Michaux, etc. Le rapide tour d'horizon que nous venons de faire suffit déjà à mettre en lumière l'ampleur du personnage – sans perspective hagiographique inutile – et de ses implications littéraires.

## Aline Mayrisch, ses hôtes et ses correspondants

En quoi consiste le legs littéraire de la Dame de Colpach? Comme le note Frank Wilhelm, Professeur émérite de l'Université de Luxembourg et spécialiste des thématiques mayrischiennes, «portée vers les spéculations philosophiques, Aline Mayrisch complète admirablement les talents de son mari, dont l'esprit scientifique et réaliste diffère du sien. (...) Dès 1898 elle fait paraître des articles sur l'art allemand dans *L'Art moderne*, périodique lancé par Octave Maus à Bruxelles. D'autre part, elle publie de comptes rendus pertinents sur les récits gidiens, comme *L'Immoraliste* et *La Porte étroite*» (*Hôtes de Colpach / Colpacher Gäste*, édité par Germaine Goetzinger, Gast Mannes et Frank Wilhelm, Mersch, éditions du CNL, 1997, p. 20). En effet, en 1903, Aline Mayrisch accompagnait André Gide (1869-1951) lors d'un périple en Allemagne. Un autre voyage, en 1914, voit à nouveau la Dame de Colpach aux côtés du même Gide, qui en note les péripéties dans son *Journal* sous le titre

Aline Mayrisch-de Saint-Hubert en Asie Mineure, 1914.  
Photo: Collection Cercle des Amis de Colpach



Colpach fut un laboratoire d'idées culturelles et politiques, un atelier de création littéraire.  
(Photo: John Lamberty)

de «La marche turque». A partir de 1919, c'est-à-dire au lendemain de la Première Guerre mondiale, l'auteur des *Caves du Vatican* viendra souvent au Luxembourg à l'invitation de son amie et du mari de celle-ci, à Dudelange d'abord, puis à Colpach. Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle au plus tard, elle se fait appeler «Lou(p)» – «on remarquera ce nom curieusement masculin, comme d'ailleurs son pseudonyme littéraire «Alain Desportes»» (*ibid.*, p. 20). Aline Mayrisch collabore au comité de rédaction de *Hermès*, revue dirigée par Henri Michaux et subventionnée des entreprises théâtrales comme celles de Jacques Coppeau au Vieux-Colombier à Paris. Outre des critiques d'art et de littérature, ses traductions des sermons de maître Eckhart ainsi que certaines pages philosophiques, Aline Mayrisch a peu publié et surtout en langue française. Son texte le plus important, dans lequel «éclatent son don des lettres et sa personnalité tourmentée» (*ibid.*, p. 21), a paru à la *NRF*

sous le titre de «Paysages de la trentième année» (1911).

A cela s'ajoute le fait qu'Aline Mayrisch eut des correspondants et des hôtes de marque, ce qui permit au Luxembourg d'être «au diapason exact de la création picturale et littéraire la plus récente en France, en Belgique et en Allemagne» (*ibid.*, p. 21). Dans son remarquable article intitulé «Aline Mayrisch-de Saint-Hubert, épistolière et diariste» (*Nos Cahiers* 3/4, 2011, p. 253-285), le professeur Wilhelm, en s'appuyant sur les quatre éditions de correspondances publiées au cours des années 2000, analyse et commente les relations épistolaires que la Dame de Colpach entretenait avec Jean Schlumberger, André Gide, l'homme de lettres français et directeur de la *NRF* Jacques Rivière (1886-1925) ainsi que les relations épistolaires de la littérature belge francophone Marie Delcourt (1891-1979). Ainsi, la préface du volume de *Correspondance 1907-1946* entre Aline Mayrisch et Jean Schlumberger est «ponctuée d'inter-

titres accrocheurs (...)» dans laquelle Pascal Mercier «voit dans les deux personnalités «l'amazone généreuse» et le «patriarche fidèle»» (*Nos Cahiers*, p. 255). Il apparaît également que, comblant les lacunes d'une formation qui l'avait privée d'études secondaires et supérieures, Aline Mayrisch fit preuve «d'une belle appétence pour les choses de l'esprit». Si Gide fut pour elle un initiateur un rien cynique, en tout cas attentionné – et ce malgré les mots que d'aucuns jugeront désastreux à son encontre à l'occasion de sa disparition (Cornél Meder, *Aline Mayrisch (1874-1947). Approches*, Croix-Rouge Luxembourgeoise, 1997, p. 7). Jean Schlumberger «témoigne à cette femme altruiste et intuitive davantage d'empathie durable» (*Nos Cahiers*, p. 255). En outre, et malgré les différences de diplômes et de formation – entre un normalien ayant préparé l'agrégation de philosophie et une autodidacte qui n'avait à faire valoir que son intuition au service de dons littéraires et linguistiques, les relations entre eux étaient

harmonieuses. Il en va de même de la relation entre cette «l'écrivaine vellelitaire» (*Nos Cahiers*, p. 267) luxembourgeoise et Marie Delcourt, bardée de diplômes, jouissant de la plus haute reconnaissance académique en Belgique.

Colpach fut ainsi un laboratoire d'idées culturelles et politiques, un atelier de création littéraire. Dans son volumineux article «Colpach et ses hôtes de 1918 à 1947» (*Galerie*, 25, 2007/2, p. 253-288), Frank Wilhelm tente notamment de montrer en quoi le «cercle de Colpach» fut un moment de grâce culturelle» (*op. cit.*, p. 253). Les écrivains invités y travaillent à leur guise dans la bibliothèque bien fournie, discutent au gré de leur humeur, échangent et annotent des manuscrits. Aline Mayrisch y participe en dilettante éclairée, faisant preuve «d'un esprit nouveau, cosmopolite, tourné résolument vers les horizons artistiques et spirituels du XX<sup>e</sup> siècle» (Joseph Kohlen – site du Cercle des Amis de Colpach). ■

## SOMMAIRE

## THEMA

Architektur als Propagandamittel  
Tanz auf dem Vulkan  
von André Schwarz ..... 5-7

Titelbild: Gemälde der Großherzogin Charlotte  
von Denis Etcheverry

## GESCHICHTE

Aline Mayrisch-de Saint-Hubert (II/III)  
Mécène et femme de cœur  
par Franck Colotte ..... 2-3

E Jubiläumsband vun der FFGL  
Erhalen a valorisatiere vum kulturelle  
Patrimoine  
vum Jeff Baden ..... 4

## LITERATUR / LYRIK

Neuer Gedichtband von Henri Blaise  
Lyrische Flänerie durch Paris  
von Jeff Baden ..... 10

Vor 350 Jahren wurde Jonathan Swift  
geboren  
Der bissige Satiriker  
..... 11

## KUNST

Zum 100. Todestag von Auguste Rodin:  
eine originelle Ausstellung in Berlin  
Die Inspiration am Schreibtisch  
von Martina Jammers ..... 12



## POLITIK

Transparenz und Demokratie  
Ehrlichkeit in der Politik  
von Ofried Höffe ..... 9-10

## RUBRIKEN

Aufgelesen  
Die Dinge und das Leben  
par Marcel Kieffer ..... 3

D'ailleurs  
L'œuvre et l'histoire  
par Sirius ..... 8

## IMPRESSUM

Redaktion: Vesna Andonovic, Marc Thill  
verantwortliche Redakteure

Adresse: Die Warte / Luxemburger Wort  
L-2988 Luxemburg,  
T. 49 93-569

## Aline Mayrisch-de Saint-Hubert (II/III)

Mécène et  
femme de cœurLa dame de Colpach incarne une sorte de  
figure de Pygmalion à la luxembourgeoise

par Franck Colotte

Avide de rencontres, de conversations, de confidences épistolaires, Aline Mayrisch-de Saint-Hubert était, selon l'expression de Cornel Meder, une «prêtresse de l'amitié». Engagée dans le mécénat et dans les œuvres caritatives au nombre desquelles figure la Croix Rouge Luxembourgeoise, incarnant au plus haut degré les concepts d'engagement et – à la manière de Sénèque – de don sans retour, la dame de Colpach incarne une sorte de figure de Pygmalion à la luxembourgeoise.

Le grand philosophe stoïcien de la Rome antique, Sénèque, aime à méditer sur la notion de générosité dans son traité *Des Bienfaits*. Il établit que «c'est la marque d'une âme grande et belle, de ne chercher d'autre fruit du bienfait que le bienfait lui-même» (I, 12). Le véritable don est ainsi à lui-même sa propre fin. Tout simplement parce que donner est un acte bon en soi et que le bien n'est ni morcelable ni quantifiable. En d'autres termes, le bienfait est un don spontané, volontaire et utile à autrui. Il se caractérise par sa gratuité et s'oppose au calcul. Aline Mayrisch, sans pour autant être une descendante à part entière de cet aspect de l'éthique stoïcienne, éclaire cependant ces théories anciennes d'un jour nouveau dans la mesure où elle leur fournit un exemple probant de pérennité.

A cela s'ajoute la notion d'engagement qui caractérise Aline Mayrisch-de Saint-Hubert tant dans le domaine culturel que social. Étymologiquement l'engagement est le fait de «donner en gage»; s'engager signifie donc «se donner soi-même en gage». Plus précisément, c'est prendre une décision libre et au moins un peu risquée pour moi-même – les risques pouvant être de natures très différentes d'un engagement à l'autre, et surtout être prêt à en assumer soi-même les conséquences. Entre engagement d'une citoyenne consciente des difficultés sociales rencontrées par ses contemporains et engagement d'une autodidacte du monde des lettres friande de dialogues et d'échanges littéraires, le parcours d'Aline Mayrisch s'inscrit, dans ce domaine, dans une longue tradition caritative et mécénale. En effet, comme on peut le lire dans l'ouvrage de Cornel Meder *Aline Mayrisch (1874-1947)*. Approches (Croix-Rouge luxembourgeoise, 1997), c'est Robert Stumper, dans la notice nécrologique consacrée à Madame Mayrisch (*Escher Tageblatt*, 22 janvier 1947), qui a le mieux résumé les ressorts de l'engagement social tel qu'elle le pratiquait: «Pendant sa longue maladie, ce n'était point le mal physique qui faisait souffrir le plus cruellement cette

grande âme, mais c'était avant tout – et j'oserais presque dire uniquement – la conscience de l'affaiblissement de ses moyens et le sentiment de ne plus pouvoir se dépenser pour autrui, comme elle aimait tant à le faire durant toute sa vie, avec une générosité si spontanée et si large. Elle avait le secret de faire le bien pour le bien» (p. 29-30). Ainsi, Gust Maul, dans *L'œuvre sociale de Madame E. Mayrisch-de Saint-Hubert* (Luxembourg, 1978), dresse une liste des principales œuvres sociales qu'on doit à la dame de Colpach: école en plein air à Dudelange (1912); premières colonies de vacances à Höhenhof (1912); preventorium et sanatorium (1921); puis création de la Croix-Rouge elle-même qui «sortit improvisée de toutes pièces de l'initiative individuelle des Mayrisch» (op. cit., p. 208). A cela s'ajoutent non seulement l'engagement personnel d'Aline Mayrisch au sein de la Croix-Rouge (1914-1920), mais encore sa contribution à la naissance et à l'épanouissement de la «Ligue contre la Tuberculose» (1919), ce qui conduit à la création de dispensaires pour nourrissons sur presque tout le territoire du Grand-Duché (1924; C. Meder, op. cit., p. 30-31).

Au service de l'humanité  
et des lettres

Dans son introduction au remarquable ouvrage de Charles Barthel (avec les contributions de Jacques Hansen et Gaby Sonnabend), *Au Service de l'humanité. Histoire de la Croix-Rouge luxembourgeoise* (Luxembourg, 2014), S.A.R. la Grande-Duchesse (Présidente de la Croix-Rouge luxembourgeoise depuis 2005) rappelle que «c'est la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde qui est à l'origine de la fondation officielle de la Croix-Rouge en 1914. Cette année-là, le 8 août, alors que la première guerre mondiale vient d'être déclarée, elle lance un appel à la générosité du peuple luxembourgeois. Douze personnalités, Aline et Emile Mayrisch en tête, répondent à l'appel en créant la Société luxembourgeoise de la Croix-Rouge dans les semaines qui suivent». Nous comprenons ainsi que l'engagement social et humanitaire

d'Aline Mayrisch est immédiat et entier dans la mesure où elle répond d'emblée à l'appel lancé par la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde, comme d'autres ont répondu présents par exemple à l'appel de l'Abbé Pierre en France à l'hiver 1954 ou de Sœur Emmanuelle pour secourir les enfants orphelins du Sud Soudan dans les années 80.

«Ne sous-estimons pas non plus l'influence d'Aline Mayrisch. Au fil des dernières années, l'Arbed avait tellement accaparé son époux qu'il était en voyages d'affaires de manière quasi ininterrompue. Souvent abandonnée à elle-même, son besoin urgent de divertissement l'amène à pénétrer le monde littéraire et, comme il sied à l'épouse d'un entrepreneur riche, à se dépenser en charité» note Charles Barthel dans sa monographie consacrée à la Croix-Rouge (op. cit., p. 138-139). En effet, la dame de Colpach est la véritable animatrice de la Croix-Rouge pendant la période au cours de laquelle son mari assume la présidence et la vice-présidence de l'œuvre. Aline Mayrisch, qui n'intègre pas le conseil d'administration de la Croix-Rouge avant juillet 1926, souhaiterait mettre en place une assistance aux nécessiteux qui dépasse la banale bienfaisance classique. A la suite de la disparition brutale de son époux en 1928, Aline Mayrisch, malgré une douleur incommensurable, est à l'origine de la grande réforme de 1928 qui conduit la Croix-Rouge Luxembourgeoise à concentrer son activité sur l'hygiène sociale, ce qui débouche sur la confection d'une quinzaine de rapports spéciaux qui brossent une fresque assez complète de l'état de la question. Les spécialistes (essentiellement des médecins membres de l'organisation) en charge du dossier tentent de repérer un certain nombre de domaines précis susceptibles d'être incorporés dans un programme d'action cohérent – notamment la protection de la mère et de l'enfant élevée au rang de première priorité au point que «la puériculture est un des rares domaines dont la Croix-Rouge Luxembourgeoise s'est occupée dès son affiliation à la Ligue internatio-

nale au début des années vingt» (C. Barthel, op. cit., p. 141). Notons par ailleurs qu'Aline Mayrisch fait de nombreux efforts pour mettre en place un corps d'infirmières et pour leur faire adopter un statut professionnel (1924); elle est aussi à l'origine de la première Crèche, à Esch-sur-Alzette (1927). Puis, en 1928, elle crée, à Redange-sur-Attert un Centre de Placement familial et, la même année encore, elle lance le projet de la création d'une Maternité à Luxembourg – celui-ci aboutissant en 1933-1934. Finalement, elle crée encore la Ligue Anticancéreuse (1932), qui fonctionnera au sein de la Croix-Rouge (C. Meder, op. cit., p. 30-31).

Par ailleurs, dans le domaine de la littérature – dont Aline Mayrisch fut très friande, Gianfelice Peron (Université de Padoue) note, dans son article consacré au philologue allemand Ernst Robert Curtius («Introduction. Ernst Robert Curtius sulla strada verso Roma» in *Ernst Robert Curtius e l'identità culturale dell'Europa*, Padova, Esedra, 2011, p. XV), que, s'agissant des contacts ou des amitiés qu'il crée en Allemagne et en Europe, «dans cette perspective, les rencontres de Colpach au Luxembourg et surtout les «Décades» de Pontigny en Bourgogne ont exercé une influence décisive dans ses réflexions sur l'esprit français et dans la relation et l'amitié directement ou indirectement avec des écrivains contemporains importants (Gide, Valéry Larbaud, Romain Rolland, etc.)». Ce témoignage, loin d'être anodin, met clairement en évidence le rôle important qu'ont joué les rencontres de Colpach – dont Aline Mayrisch-de Saint-Hubert fut à la fois l'instigatrice et le moteur. L'écrivain André Gide lui-même note le rôle que cette dernière a joué dans les relations culturelles franco-allemandes: «Son rôle le plus important, en plus de l'assistance diligente qu'elle apportait à maints écrivains et artistes, a plutôt été d'intermédiaire entre les deux cultures française et germanique» (*André Gide et Aline Mayrisch. Correspondance 1903-1946*, Gallimard, 2003, p. 355). A cela s'ajoute l'implication de la dame de Col-



(Photo: Walter Kùpfer – studio photo à St-Moritz/Collection: Cercle des Amis de Colpach)

pach dans les trois revues suivantes: *La Nouvelle Revue Française*, *Hermès* et *Maß und Wert*. Dans sa lettre du 22 février 1940 adressée à Jean Schlumberger, Madame Mayrisch n'écrit-elle pas par exemple que «votre éloge de *Maß und Wert* est plein de bonne volonté, mais j'ai toujours trouvé cette revue un peu moyenne, excepté le Thomas Mann et les pages de Breitbach. Du reste *La NRF* nous a rendus exigeants. J'admire Paulhan de la maintenir à ce niveau en ce moment; le numéro de février est épatant» (P. Mercier et C. Meder, *Aline Mayrisch et Jean Schlumberger. Correspondance 1907-1946*, Luxembourg, 2000, p. 545)?

Pour finir, laissons la parole à Madame Germaine Goetzinger qui conclut en ces termes son article consa-

cré à «Aline Mayrisch. Féministe engagée – philanthrope éclairée – femme de lettres éminente» (Académie Nationale de Metz, *Mémoires*, 2013, p. 107): «Passant en revue avec le recul de plus d'un demi-siècle ses réalisations littéraires, sanitaires et philanthropiques, ses passions et ses rêves, ses scrupules et ses contradictions, force est de constater que les Luxembourgeois doivent beaucoup à Aline Mayrisch. Par son goût pour les arts et les lettres, son esprit ouvert et ses conceptions sociales éclairées, elle a effectivement su transgresser les contraintes qui lui ont été imposées par les traditions et conventions sociales et réussi à jouer son rôle dans la construction d'une société plus libre, plus juste où l'égalité des chances n'est pas restée lettre morte».

## AUFGELESEN

Das Leben  
und die Dinge

par Marcel Kieffer

Kann man sich der Welt in ihrer flirrenden Komplexität und in ihrer trivialen Unmittelbarkeit nähern, ohne sich dem Ballast der Jahre und der darin angehäuften Erfahrung hinzugeben und somit von der elementaren Wahrhaftigkeit der Dinge, in ihrer primären Wahrheit und Schönheit, ablenken zu lassen? Sozusagen die Welt noch einmal entdecken, sehen, bestaunen – wie ein Ei aus der Schale eines alles verfremdenden Wissens gepellt. Wie wenn man, zum ersten Mal überhaupt – so wie es einem nur einmal im Leben vergönnt ist – die Welt mit Kinder-Augen entdecken würde. Es liegt in der Natur der Dinge, dass man sie nur einmal entdecken kann. Doch die damit zusammenhängende, in ihrer Einzigartigkeit ebenso be-seelende wie überwältigende Empfindung kann man wiederholen, wenn man sich darangibt, die Welt und die Dinge einem Kind in Aussicht zu stellen, anzukündigen, zu versprechen ...

Wer könnte es besser als ein in den menschlichen seelischen Sphären heimischer Autor? Karl Ove Knausgaard ist ein solcher. Ein Schriftsteller von einer solchen emotionalen Wucht und Urgewalt, dass man sich von seinen Werken geradezu in einen berausenden, schwindelerregenden Streifzug durch alle erdenklichen gedanklichen und existenziellen Lebenswelten versetzt fühlt. Knausgaard ist ein Phänomen. Mit seiner sechsbändigen, 4 500 Seiten starken Autobiografie-Saga ist dieser 1968 geborene norwegische Autor an eigene, nicht nur schöpferische Grenzen gegangen. Sein neuestes Projekt ist weniger schmerzvoll und einfach nur schön, weil es beschreibt, wie man einem Kind das Leben zeigt, das man ihm gegeben hat. Es ist ein Dialog mit der eigenen ungeborenen Tochter, ein Dialog, in dem nur der Vater spricht und das Kind dabei doch als stiller Adressat den wichtigsten Teil einnimmt. „Ich will dir die Welt zeigen, wie sie ist und wie sie uns umgibt, die ganze Zeit“, schreibt Knausgaard im ersten der vier, nach den Jahreszeiten geordneten Bände „Im Herbst“. Darin schreibt er über Äpfel, Kirchen, Gummistiefel, Stoppelfelder, Scham-lippen, Dachse, Vergebung, Knöpfe, Toiletenschüssel, Trommeln, Flaubert ... In allem offenbart sich das Leben, die Welt. Nur in dem er sie so seinem Kind erklärt, ankündigt, „kann ich sie selbst sehen“, schreibt Knausgaard.

Ein ihm vertraute, doch nicht minder fremde und deshalb umso mehr entdeckungswürdige Welt durchstreift Knausgaard in einer ebenso erhabenen wie berührenden Liebeserklärung an das Leben und die Familie. „Nur wenig ist in meinen Augen schöner als der Anblick von Blitzen“, schreibt er. „Und der Klang des Donners steigert jedes Mal das Lebensgefühl“. Zum größten Glück gehört für ihn, „das archaische Licht der Seele“ in den Augen des Menschen zu sehen, den man liebt, „wenn diese Liebe am stärksten ist“.

Karl Ove Knausgaard, „Im Herbst“, Luchterhand, 283 Seiten, ISBN: 978-3-630-87514-9